

Introduction

Gianpaolo Furgiuele, Editeur,
Université de Lille

Bien que nombreux, les « écrivains oubliés » forment une catégorie peu interrogée en tant que telle. Peu d'ouvrages abordent en effet, le sujet. La question de la marginalité ne s'avère traitée qu'au cas par cas, dans le cadre d'études relativement rares et s'intéressant que de façon exceptionnelle, aux vrais auteurs oubliés. Parmi ces auteurs, figure Jacques d'Adelswärd-Fersen, poète prolifique, engagé, mais dont les conduites personnelles mises en avant par les critiques de tout ordre et de toute origine, ont fait évanouir tout rêve littéraire¹. Près de cent ans après la disparition prématurée de l'auteur, il est temps d'évaluer la responsabilité de la critique littéraire au fil des années. Pour autant, son but n'est pas d'ordre normatif, mais relève exclusivement de l'ordre de la valeur. Elle construit une histoire littéraire destinée à satisfaire le goût du public et à ériger ainsi les figures des grands écrivains. En ce sens, la restitution de la vie d'un auteur par le biais de biographies, de fictions littéraires, et aussi par les « bâtisseurs des théories littéraires », conduit à relater un destin héroïque et exemplaire, novateur, et qui ne

dépasse pas trop violemment les limites sociales. Une partie de cette critique renforce donc la catégorie de littérature nationale, construite en bonne partie sur une vision caricaturale de l'histoire littéraire. Elle engendre dans le même temps, la création d'une sous-classe d'auteurs, moins dignes d'attention selon cette approche. Eu égard au contexte historique que nous traversons, marqué par la tentation de réécrire l'histoire en fonction des époques, de bannir les auteurs de la république des lettres en en se référant aux mœurs, d'ouvrir la porte au débat à la « *cancel culture* », il convient ici, de prendre en considération, sans aucun préjugé (d'ailleurs « le préjugé est une opinion sans jugement ») les questions liées à la vie de l'auteur.

Dans l'optique d'approfondir l'enquête sur un sujet aussi stimulant, nous avons donc décidé, Patrick Cardon et moi, d'organiser une journée d'études qui vise à réfléchir à la manière dont Jacques d'Adelswärd-Fersen était reçu dans le champ littéraire de son époque et de voir comment et à quel niveau son souvenir demeure actif encore aujourd'hui. Outre un état de la question et une mise en perspective, cette dernière ouverture s'avère intéressante surtout à la suite des publications² parues en Europe ces dernières années et qui l'érigent en protagoniste.

Dès lors, près d'un siècle après sa fin tragique,

pourquoi s'intéresser à la vie d'un auteur que la critique présente comme un raté, comme un « être privé de génie », qu'il vaut mieux s'abstenir de lire ? Pourquoi encore, ses lettres manuscrites se trouvent à l'honneur chez Sotheby's ou Drouot ? « Stoïque, cynique, glorieux d'une condamnation célèbre »³, son passage a disséminé un peu partout, une série de reliques rares, de livres⁴ en tirage limité et numérotés, dont les prix, lors des ventes aux enchères, avoisinent ceux des grands auteurs.

Je veux donc remercier l'université de Lille, en particulier la Bibliothèque Universitaire SHS Espace Recherche, pour nous avoir soutenu dans l'organisation de cette journée un peu spéciale consacrée à Jacques d'Adelswärd-Fersen car pour la première fois, l'institution de la recherche lui ouvre ses portes.

Pourquoi s'intéresser à Jacques d'Adelswärd ?

S'intéresser à un auteur qui a vécu sa brève existence dans deux pays presque à égale mesure, suppose d'opter pour une démarche comparative. En effet, comment analyser la production de l'auteur en occultant le milieu *caprese* de l'époque, sans évaluer les échanges avec les intellectuels italiens et européens, sans considérer le contexte politico-social ? Ainsi, par exemple, évoquer les textes comme *Et le feu s'éteignit sur la mer* ou encore la

Neuvaine du petit faune implique d'avoir pris en considération d'un côté les enjeux typiques de l'insularisme *caprese* pour le premier et les nuances des renvois aux différents aspects de l'Italie de l'époque pour le second.

Si la valeur du corpus Adelswardien ne fait pas l'unanimité parmi les spécialistes de littérature, pour autant, sa vie contribue à une nouvelle perception d'une période disparue à jamais. Dans le même temps, il confère une visibilité sur les thématiques liées au mouvement homosexuel naissant.

J'ai à plusieurs reprises soutenu qu'il apparaît invraisemblable de pouvoir analyser la vie d'un auteur uniquement par le biais de l'écriture sans s'intéresser aux aspects sociologiques de son existence. A cet égard, la vie de Jacques d'Adelswärd doit être rapprochée de celle des auteurs maudits. En effet, les topiques de la malédiction littéraire se retrouvent ici tant au niveau de la posture qu'à celui littéraire *stricto sensu* : malheur, drogue, conduites extrêmes, suicide, mélancolie, souffrance, absence de reconnaissance, oubli.

Au-delà des différentes prises de positions, il importe de saluer les contributions qui forment le présent volume, en ce qu'elles aident la recherche et les lecteurs à clarifier certains aspects de l'œuvre et de la vie de Jacques d'Adelswärd. Ces articles s'emploient tous à interroger les différents échanges,

à analyser les apports de l'auteur au regard du panorama culturel de son époque, à le mettre en relation avec les autres écrivains. Ce volume s'analyse lui-même, comme un apport à la réflexion, au développement d'une perspective nouvelle, un point de départ pour tous ceux qui veulent approfondir un volet méconnu de l'histoire littéraire et découvrir un auteur peu étudié.

¹ « Le baron Jacques d'Adelswärd-Fersen, plus volontiers associé à l'affaire des Messes noires de 1903 qu'à une œuvre poétique qui fera pourtant parler d'elle à l'époque », in Laurie-Anne Laget, *La fabrique de l'écrivain : les premières Greguerías de Ramón Gómez de la serna*, Casa de Velasquez, Madrid, p.103.

² Jacques d'Adelswärd-Fersen, *Nostra Signora dei Mari Morti*, traduction de Donatella Boni, Venezia, Supernova, 2020 ; Caspar Wintermans, *Un Scandale Belle Époque. L'affaire d'Adelswärd à travers la presse parisienne*, Editions Callipyge, 2021.

³ *Comoedia*, 31 décembre 1909, p.1.

⁴ En 2012 plus de 4000 personnes avaient consulté le catalogue de quelques livres de Jacques d'Adelswärd proposés en ligne par *Chez les libraires associés* de Jacques Desse.

*Jacques d'Adelswärd-Fersen aux éditions
QuestionDeGenre/GKC*

Patrick Cardon, Editeur

Historique

Je suis heureux d'avoir accompagné Gianpaolo Furgiuele pour l'organisation de cette journée d'études consacrée à Jacques d'Adelswärd-Fersen. Elle permet à des chercheurs d'échanger leurs points de vue et surtout de se (re)connaître. Elle me permet de retracer le chemin qui m'a amené ici. En 1991, je publiais au sein de la maison d'édition GayKitschCamp que j'avais fondée en 1989, un dossier *Jacques d'Adelswärd-Fersen*. C'était le 4^e cahier de la collection *Approches du XX^e siècle*. Cette collection comportait la réédition du numéro de la revue *Marges* consacré à une enquête sur l'homosexualité dans la littérature (n° 141 du 15 mars 1926), des *Homosexuels de Berlin* de Magnus Hirschfeld (1904). En 1993, le titre était réédité, augmenté des lettres inédites à Georges Eekhoud réunies par Mirande Lucien, mais glissait dans la collection *Curiosa*. C'est qu'en fait, si le dossier reprenait « Le Poison de la littérature » de Jean Lorrain, extrait de ses *Pelléastres* (1909) et le numéro du *Canard sauvage*

(messes noires, juillet 1903), ainsi que d'autres témoignages (Jarry, Georges Anquetil, Iturriel) le texte qui m'importait était l'effarant et très pornographique *Mémoires du baron Jacques, lubricités infernales de la noblesse décadente* du Dr A. S. Lagail (l'érotologue Alphonse Gallais, 1904). J'allais le reprendre avec un dossier de presse plus fourni inspiré du travail de <http://livrenblog.blogspot.com/> de Bruno Leclerc (RIP) et les pièces du procès telles que je les avais consultées aux Archives nationales mais Caspar Wintermans nous en promet un recueil exhaustif.

Ainsi ma démarche a d'abord été plus centrée sur les effets provoqués par la vie de Fersen et les manifestations d'expressions homophobes ou plus rarement de sympathie que sur son œuvre et même sa personne. Ensuite, Mirande Lucien me dédicace son étude *Akademos. Jacques d'Adelswärd-Fersen et « la cause homosexuelle »* (QuestionDeGenre/GKC, 2000) : « À Patrick C. qui m'a fait découvrir ce baron rose ». Elle avait bénéficié des originaux de la revue qui étaient proposés dans le centre de documentation LGBT que j'avais fondé à Lille en 2000. Mirande Lucien fut la première à présenter un choix de textes issus de cette revue en privilégiant son engagement pour défendre l'Autre Amour. Cette étude devint un dossier dans la réédition réintitulée *Ainsi chantait Marsyas* (1912), rendant sa primauté aux poèmes d'Adelswärd. En même temps, je publiai *Le Baiser de*

Narcisse, illustré par Brisset, pour la beauté du livre, pour son centenaire et pour sa dédicace à Nino Cesarini que j'ai doublée à l'adresse de mon compagnon.

Le Baiser de Narcisse accompagne d'abord *Une Jeunesse* dans une édition datée de 1907 et dédicacée à « N. C. (Nino Cesarini) Plus beau que la lumière romaine ». Il attira l'attention de Numa Praetorius (Eugène Wilhelm) qui en fit un compte-rendu descriptif dans le *Jahrbuch* de Hirschfeld en 1910 : « Milès, fils d'un affranchi d'un riche propriétaire terrien de Byblos en Asie Mineure doit embrasser la plus haute fonction : il doit devenir prêtre. Loin de sa ville natale, il est envoyé dans le temple d'Adonis où, avec d'autres beaux jeunes gens, il est formé au service du dieu. Le plus beau parmi les beaux, il réussit toutes les épreuves de l'examen. Dans le chant, la danse et l'exhibition de sa glorieuse nudité il se montre d'une beauté et d'une grâce accomplies. Mais la vie dans le temple finit par lui peser ; il a la nostalgie de sa patrie. Il s'enfuit. Mais auparavant il est le témoin du suicide de son jeune ami Enocrios. Celui-ci aimait Milès, sans le lui avoir jamais avoué, d'une passion muette et met fin à sa vie parce qu'il surprend Milès embrassant une fille. »

En 2011, Jean de Palacio, spécialiste du décadentisme, m'encourage à republier *Lord Lyllian. Messes noires* (1905) en acceptant d'en écrire la préface,

accompagnée d'une étude pour ce roman où Fersen parodie son procès, « Jacques d'Adelswärd-Fersen et la figure d'Héliogabale ». La postface, signée par Jean-Claude Féray et intitulée « Un roman entre justification et règlements de compte » contient cette perle de Fersen : « L'on m'accuse enfin d'avoir des vices : je n'ai que les vices de mes accusateurs ! » mais aussi une belle réflexion sur ce « roman de la postérité ». « Tout se passe comme si non seulement Jacques d'Adelswärd avait voulu brouiller les cartes, mais susciter la curiosité sans fin des chercheurs. On songe au « Laboureur et ses enfants », la fable de La Fontaine : parce que l'on croit qu'un trésor est caché, on remue ciel et terre, et finalement, on s'enrichit par son travail sans découvrir de trésor. L'appât a fonctionné : *Lord Lyllian* est traduit en néerlandais (1980), en allemand, en anglais (2006), [en espagnol, 2018] »

Le projet Akademos

Si Gianpaolo et moi avons décidé de consacrer plusieurs événements autour de Jacques d'Adelswärd-Fersen, c'est que Gianpaolo réédite, cette année, avec des suppléments, comme la pièce de théâtre *Les messes noires* de Roland Brévannes, s'inspirant des faits de l'avenue de Friedland, son livre *JAF, Persona non grata*, paru en 2020 ; et que j'ai

décidé de concrétiser un projet qui me tenait à cœur depuis 1992 mais laissé de côté depuis, la réédition des 12 numéros de la revue *Akademios*, dirigée par Jacques d'Adelswärd-Fersen toute l'année 1909.

Le statut de première revue homosexuelle est disputée par Michel Carassou dans sa réédition de la revue *Inversions* (Non Lieu, 2016), revue qui comportera 5 numéros entre 1924 et 1925, le dernier sous le titre d'*Amitié*, et ce pour une raison d'engagement militant. Il est vrai que les deux revues reflètent deux périodes totalement différentes scindées par la première guerre mondiale. Elles ne souffrent pas trop la comparaison que ce soit par la qualité des initiateurs, leur teneur et leur destinée¹. *Akademios* se définit comme « revue mensuelle d'art et de critique ». Chaque numéro est constitué d'articles, de textes en prose ou de poèmes à raison des deux tiers et pour le tiers restant de critiques de romans ou de poèmes, mais aussi de comptes rendus couvrant un vaste champ allant de la littérature jusqu'à la science, en englobant l'histoire, l'Art, les Salons, le théâtre, la musique. On trouve aussi des chroniques : allemandes, anglaises, danoises, belges...

Mirande Lucien en a décrit suffisamment les tenants et les aboutissants. On connaît pourtant le texte militant de Guy Debrouze « Du préjugé contre les mœurs » dans le numéro de juillet. Les revues homosexuelles qui suivront ne s'y trompe-